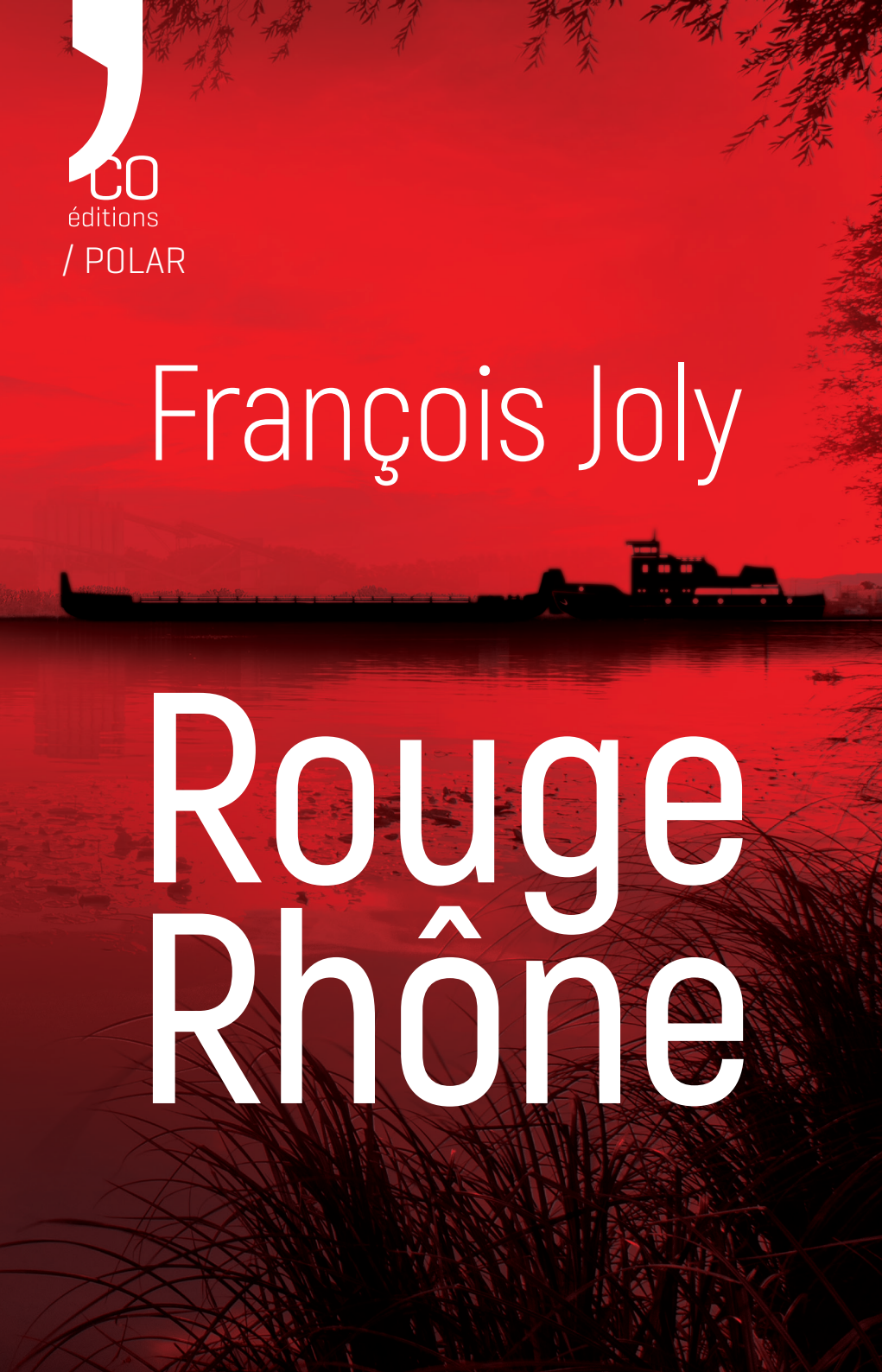




CO
éditions
/ POLAR

François Joly

Rouge Rhône

François Joly

Rouge Rhône

Roman



Sommaire

Chapitre 1	1
Chapitre 2	4
Chapitre 3	7
Chapitre 4	11
Chapitre 5	13
Chapitre 6	17
Chapitre 7	22
Chapitre 8	24
Chapitre 9	29
Chapitre 10	32
Chapitre 11	37
Chapitre 12	40
Chapitre 13	44
Chapitre 14	47
Chapitre 15	50
Chapitre 16	54
Chapitre 17	59
Chapitre 18	64
Chapitre 19	69
Chapitre 20	73
Chapitre 22	78
Chapitre 23	85
Chapitre 24	89
Chapitre 25	94
Chapitre 26	99
Chapitre 27	102
Chapitre 28	111
Chapitre 29	119
Chapitre 30	124
Chapitre 31	128
Chapitre 32	132
Chapitre 33	136
Chapitre 34	138
Chapitre 35	142
Chapitre 36	145
Chapitre 37	148
Chapitre 38	152
Épilogue	157

1

La prairie s'étendait sur un vaste espace entre des grands arbres, une écluse et le fleuve. Dès les premiers beaux jours, les gens affluaient pour pique-niquer ou faire un quatre heures avec des enfants qui pouvaient courir sans danger en toute liberté.

La petite fille dans la poussette n'avait pas trois ans. Elle gazouillait et sa mère, assise à côté d'elle sur une couverture dans l'herbe, profitait des premiers rayons d'un été qui avait tardé. L'air subitement doux incitait à la rêverie paresseuse, à un moment de détente loin de la ville et la jeune maman, les yeux fermés, jouissait de cet instant fugace où on est bien pour soi. Cette pose fut de courte durée. Étonnée de ne plus entendre sa fille, elle la regarda et découvrit sur son visage un sourire qu'elle n'avait que lorsqu'on lui retrouvait son doudou égaré. Ses yeux tout ronds pétillaient en regardant une demoiselle qui était venue se poser sur le rebord de la poussette à quelques centimètres de son nez.

La libellule, d'un bleu métallique profond, ressortait sur la capote grise de la poussette comme le joyau précieux d'un orfèvre génial. La mère, devant ce tableau, fondit de bonheur et, lentement, se pencha sur son sac à main posé à côté d'elle et pria que la petite ne fasse pas de gestes brusques. Elle dégagea un Smartphone et, telle une chatte qui avance sa patte toutes griffes rentrées en craignant de faire mal, elle régla son appareil et prit la photo.

La demoiselle s'envola laissant derrière elle beaucoup de bonheur, car la jeune mère vérifiant comment étaient ses photos prises en rafale fut ravie, l'image dépassant tout ce qu'elle pouvait espérer.

Au même moment, une fourgonnette était apparue sur l'ancien chemin de halage qui bordait le grand fleuve et côtoyait l'écluse où une grosse péniche, arrimée par l'arrière à un puissant pousseur, attendait le feu vert qui ouvrirait la porte en amont et la mettrait à niveau.

De la fourgonnette étaient descendus quatre types vêtus de noir, la tête couverte d'un passe-montagne. Chacun avait une arme à la main et l'un d'eux s'exprima en arabe, assez fort, ce qui précipita leur action. Ils apposèrent un escabeau en aluminium contre la barrière qui empêchait le public de s'approcher trop près de l'écluse. La barrière n'étant pas très haute, ils n'eurent aucune difficulté à passer plusieurs grands sacs qui semblaient peser très lourd et à y grimper ensuite. Celui qui avait déjà pris la parole s'adressa encore en arabe à ses acolytes, puis ils sautèrent lestement sur le bateau. Pendant toute l'opération, en dehors de celui qui semblait être le chef, les trois autres n'avaient pas dit un mot ou fait un geste particulier, ignorant totalement les personnes présentes qui s'étaient figées sur place.

Lorsqu'ils eurent disparu à l'intérieur du poste de pilotage, la panique s'empara des gens qui se mirent à courir dans tous les sens en traînant leurs enfants et leurs affaires de pique-nique, certains abandonnant tout pour foncer vers leur voiture garée en bordure du champ. Les cris à l'intérieur de la cabine et l'expulsion du bateau d'une femme en larmes avec un bébé dans les bras accentuèrent la terreur collective et il ne resta plus sur le pré que des couvertures, des serviettes, des magazines, toute une mosaïque d'objets hétéroclites.

Les gendarmes arrivèrent très vite. Deux motards et un 4x4 avec cinq képis. Ils interpellèrent deux hommes qui manifestement étaient ceux qui les avaient appelés sur leurs téléphones mobiles.

— Nous sommes de la police municipale. Nous sommes en congé. C'est nous qui avons fait le 17. Sale histoire. Vous voyez

des tas d'affaires abandonnées par plus d'une centaine de gens pris de panique. Une fuite en catastrophe de toute une masse de personnes paisibles qui ont assisté à l'arrivée d'une équipe de quatre types, armés jusqu'aux dents, véhiculés par une vieille fourgonnette cabossée. Elle était conduite par un cinquième mec lui aussi cagoulé. Il est aussitôt reparti après avoir largué ses copains qui ont sauté par-dessus les grilles protégeant l'écluse. Ils semblaient se parler entre eux en arabe en ignorant la foule comme si elle n'existait pas.

— Vous avez entendu des coups de feu venant de l'intérieur de la péniche ?

— Non rien, sauf qu'avant que le pousseur ne s'éloigne de l'écluse, un des types est sorti de la cabine de pilotage avec une femme complètement paniquée, un bébé dans les bras ; il a dû se mettre dans le champ d'une des caméras qui servent au fonctionnement de l'écluse. Il a mis le canon de son arme sur la tête de la femme, car aussitôt les gars qui pilotaient de loin l'entrée et la sortie de l'eau ont obéi. Sans brusquerie, le mec a aidé la maman et son enfant à rejoindre la terre ferme. Après, l'attelage est sorti en douceur.

— L'écluse était pleine ?

— Absolument.

— Un complice, dans la foule, car ils arrivent au bon moment ?

— Possible, mais, du dessous des arbres, là-bas, avec de bonnes jumelles...

— Et la mère et l'enfant ?

— Complètement déboussolés. Heureusement, un couple les a récupérés dans leur camping-car, à la limite du pré, en retrait... des Belges très sympas. Ils ont appelé la famille qui va venir les récupérer. En attendant, ils s'occupent d'eux au mieux.

— On va avoir besoin du témoignage de la mère. Je vais m'en occuper. Un des gendarmes va prendre vos coordonnées. On a tout ce qu'il faut dans le 4x4. Je vous remercie vivement, et comme vous avez dit, on est dans une sale histoire.

2

Ils s'étaient connus en taule. Tous récidivistes mais voyous à la petite main qui avaient accumulé les déboires dans une vie sans fastes, sans coups fameux. Ils donnaient dans le petit banditisme minable, se retrouvaient de temps en temps pour le casse d'une maison abandonnée par des gens en vacances. Entre eux, ils se la jouaient conspirateurs et ne s'appelaient que par des pseudos qu'ils s'étaient eux-mêmes attribués.

Il y avait là Chabal, tout en muscle, un mètre quatre-vingt-dix, qui contrôlait ses cent-dix kilos par la gonflette à domicile, Mickey, rien dans la tête et tout dans le slip, Manolete, rien dans la tête et nulle part, leur chef, le Malin, comme ils l'avaient surnommé, le cerveau, celui pour lequel ils avaient une grande admiration, tout dans la tête mais d'une manière si confuse que sa vie avait été une suite de fiascos.

Dès l'enfance, le Malin s'était fait prendre à piquer le casse-croûte ou les stylos de ses petits camarades, n'avait pas eu plus de chance à l'adolescence en volant blousons et vélos au collège ou dans la cour de son HLM.

La répression avait commencé par des baffes et s'était prolongée dans les bureaux des directeurs, des assistantes sociales pour finir dans un commissariat de police où il avait été convenu, avec ses parents, de le mettre dans un centre fermé pour jeunes délinquants. Là, il aurait dû comprendre deux choses, la première qu'on lui offrait une dernière chance avant le monde des adultes où, dès le premier délit, ce serait la prison, la deuxième, c'était de comprendre qu'il n'était vraiment pas fait pour la délinquance. Hélas, il persista. Il vola des voitures mais ne trouva pas de receleur, on le repéra.

En sortant de prison, il mit au point le cambriolage d'une maison bourgeoise. Il peaufina son idée, étudia les allées et venues des propriétaires et, un jour, il entra tout simplement par la porte du grand parc. C'était sans compter sur le chien de garde qui attendait son heure pour se faire les dents sur les fesses d'un intrus. Tandis que le voleur hurlait de douleur, le molosse, encouragé, assura encore plus sa prise et ce furent les voisins qui, alertant les pompiers, le sauvèrent.

Avant d'être présenté à un juge d'instruction, il passa trois jours à l'hôpital où on lui fit un nombre impressionnant de points de suture. Cela aurait dû le calmer d'autant qu'un nerf avait été touché quelque part, ce qui généra une certaine claudication qui pénalisa le Malin que certaines femmes sur le retour qualifiaient de beau gosse.

Toute cette équipe de bras cassés aurait vivoté et vécu dans la pauvreté la plus crasse, tous s'en seraient satisfaits, même en taule; heureusement, leurs épouses respectives, amoureuses frustrées, ne manquaient pas les visites en prison, envoyaient des colis avec des douceurs et cigarettes et faisaient le pied de grue, pour chaque visite devant les portes de la prison avec d'autres malheureuses qui échangeaient leurs déboires.

Elles travaillaient dans différents organismes où, avec le temps, on avait appris les difficultés familiales qu'elles vivaient.

On les plaignait avec condescendance. Cela convenait aux quatre femmes, car on leur foutait la paix; on ne voyait pas que la totale liberté dont elle jouissait pour des femmes mariées valait le coup. Elles se faisaient de temps en temps, ensemble, un petit restau pas cher, pratiquaient la marche à pied pour s'entretenir et adoraient papoter à la terrasse d'un bistrot où elles se faisaient draguer par des mecs de passage qui parfois devenaient des amants. Chacune, cependant, attendait le jour où leur compagnon serait libéré. Il y avait alors bombance et le pétillant coulait à flots.

Avec les remises de peine, suivant leur bonne conduite, ils étaient libérés à des dates différentes mais pas très éloignées, ce qui entretenait entre toutes et tous une amitié sereine. Les quatre malfrats, lorsqu'ils se retrouvaient en liberté, se réunissaient chez l'un ou chez l'autre et échafaudaient des plans irréalisables pour tomber, en définitive, dans des projets de minables chapardages.

3

Et puis, il y eut cette chance inouïe, elle rattrapait toutes les déconvenues, les humiliations, les années de prison, toutes ces années foutues. C'était en plein hiver, un matin de grand froid, de neige et de verglas où tout était bloqué, les collèges fermés, les bus confinés aux garages, les voitures de quelques téméraires condamnées à faire du surplace ou à se perdre dans le décor.

Quand il en était ainsi, le Malin sautait sur l'occasion pour sortir son vieux 4x4 qui avait fait ses preuves en montagne sur des chantiers forestiers avant qu'il le rachète pour le retaper, cabossé au-dehors, triste, peinture délavée mais un moteur diesel toujours vaillant.

Dominant sa fébrilité, le Malin vérifiait les pneus tout terrain, rajoutait des chaînes qui conféraient à sa caisse une possibilité presque totale pour naviguer dans la boue, dans les sentiers inondés, dans les chemins des grandes coupes d'arbres où, parfois, croyant qu'il pouvait franchir une nappe de flotte, le 4x4 se plantait, les quatre roues tournant sans appui dans les ornières créées par les grandes roues des énormes tracteurs des forestiers. Quand cela arrivait et s'il avait un passager, le Malin exultait au fond de lui-même devant la mine effarée du copain qui se demandait comment ils allaient se sortir de là, perdus en pleine nature, à des kilomètres de la maison. Le Malin, prenait alors une mine de technicien supérieur, tripotait deux trois manettes, sortait du véhicule et parfois s'enfonçait dans l'eau jusqu'aux genoux. Il allait devant le 4x4 où se trouvait un treuil dont il dégageait le câble et, en tirant comme un fou, allait l'attacher à un gros arbre. Toujours avec son air de monsieur « je sais tout », il remontait dans le 4x4, embrayait le treuil qui sans forcer outre mesure,

faisait un miracle en les sortant des ornières sous l'œil admiratif du passager. Autant dire que le Malin prenait son pied.

Donc, ce jour-là, bravant la bise et le verglas, il partit en maraude sur une petite nationale qui serpentait entre des forêts de grands arbres pas très loin de chez lui, à la recherche de voitures accidentées ou enfoncées dans des congères que leurs chauffeurs avaient abandonnées et qu'il pouvait pirater en toute impunité avant que les chasse-neiges et les dépanneuses arrivent pour les sortir de là.

Bien entendu, depuis quelques années, les hivers s'étaient faits moins rigoureux et, s'il neigeait, la neige ne restait pas, conséquence, probablement, du réchauffement climatique.

Ce jour-là, on se serait cru dans les « neiges d'antan » et le Malin imaginait au volant de sa voiture un piratage fait de bouteilles de condrieu et de côte-rôtie, de cochonnailles lyonnaises, de chaussures sortant d'usines, même d'une alliance en or dans le cendrier comme, une fois, une dizaine d'années auparavant.

Ce qui l'attendait fut autre chose. Alors qu'il progressait au ralenti, il faillit passer sur le corps d'un homme qui devait être là depuis peu de temps puisque la neige n'avait pas eu le temps de le couvrir.

Le Malin descendit de sa voiture; on ne voyait rien à plus de cinq mètres, le brouillard enveloppant tout. Le type était couché sur le dos, la poitrine ensanglantée, une arme imposante à côté de lui; trois mètres plus loin, un autre cadavre, la tête éclatée, gisait comme un pantin disloqué. Le Malin songea à rejoindre vite fait sa bagnole lorsqu'il découvrit au sol un troisième type qui semblait respirer encore. La curiosité fut la plus forte. Il fit quelques pas et trouva une grosse voiture. Côté volant, elle était criblée de trous et le conducteur n'avait pas eu le temps de descendre. De l'autre côté, le passager avait pu en découdre, témoin les quelques douilles qui brillaient sur le marchepied, mais pas longtemps, car il gisait au sol dans une posture anormale, la figure bien amochée. Sur la banquette arrière, un type devait dormir, tranquille, la tête sur un coussin, ses chaussures bien alignées sur le tapis de

sol. Il avait créé la surprise mais pas assez; il avait eu le temps de flinguer les assaillants, mais un des blessés à mort avait eu un dernier sursaut et l'avait dégommé. Du moins c'est le cinéma que se fit le Malin.

Bilan : tous au tapis et il se dit que ce n'était pas le moment de réfléchir; il s'offrit cinq minutes pour examiner la Mercedes parce que s'il y avait eu règlement de compte, il y avait certainement quelque chose à glaner.

Un instant, il pensa visiter le portefeuille des défunts mais ils avaient du sang partout. Mieux valait examiner la voiture. Il manqua se casser la figure en retournant à sa bagnole pour prendre une paire de gants en latex dans une boîte qu'il gardait dans le vide-poche.

Dans l'habitable de la Mercedes, rien d'intéressant. Dans la malle, trois grosses valises...

Dedans, des biftons usagés bien rangés en petits paquets. Pas de petites coupures ni de très grosses, le rêve! Non, le miracle! Toutes de cinquante euros!

Son cœur bat très fort. Il transpire malgré le froid. Il regarde autour de lui comme s'il sentait qu'on l'épiait. C'est trop beau. Vite, il faut qu'il se casse. Avec sa guigne habituelle, il ne manquerait plus qu'un pékin se présente ou qu'une machine à déneiger se pointe.

En trois fois, il traîne les valises jusqu'au 4x4. Fébrile, il met le contact, le 4x4 tousse mais ne démarre pas. Il jure, bordel de merde! Il respire à fond. Il démarre. Il faut qu'il se reprenne, car pour un peu il mettrait le pied à fond sur le champignon et se foutrait dans le décor. Il manque de percuter une autre voiture qui s'est incrustée dans le brouillard, probablement celle des assaillants, personne à bord. La tentation est forte d'aller voir si elle aussi a de quoi pirater. On ne se refait pas, loubard une fois, loubard toujours. Il pense à des kilos de cocaïne, de quoi alimenter tous les drogués de la région.

Au fond de lui-même, il s'engueule : *T'es con ou quoi? T'as le pactole! Casse-toi. Cool! T'y vas mollo! Tu rentres chez toi, paisible!*

Tu te ranges dans ton garage, tu mets les valises sous un tas de bois, du tas que tu as engrangé pour la cheminée. Ta femme est au boulot, tu as tout ton temps, tu te fais un vrai café, tu te bouffes deux ou trois cookies, tu te bois un rhum, deux si tu veux, tu te roules un petit joint et tu réfléchis...

4

Il a mis sa voiture sur cales et ôté les quatre pneus. Peu de chances que les empreintes de sa voiture soient encore lisibles sous la neige qui continue de tomber mais on ne sait jamais ; les flics ont peut-être de nouvelles techniques pour repérer les empreintes, les lire et lancer une grande opération d'identification. Le seul véritable risque c'est qu'un type ait repéré sa caisse dans la tourmente et se soit étonné qu'une voiture circule par un temps pareil. Mais il n'a rencontré personne, a pris une route transversale pour rejoindre l'autoroute où, en priorité, des chasse-neiges s'échinent pour dégager les voies qu'imperturbablement une neige lourde essaye de camoufler.

Le soir en rentrant du boulot, sa femme a senti quelque chose ; on ne vit pas avec un tel mec sans deviner un état inhabituel.

— Dis donc, tu me sembles bien nerveux, ce soir, des tracas ?

— Non, c'est la neige...

— Ouais, tu n'es pas en train de préparer un coup dont tu as le secret ?

— Non

— Tu es guère bavard. Je te rappelle que la dernière fois où je t'ai vu comme ça, tu as fini en taule pour dix-huit mois. J'ai pas envie de retourner au parloir en compagnie d'un avocat auquel on doit encore des ronds.

— Ça ne risque pas d'arriver.

— Ouais, combien de fois tu m'as dit cette même connerie ?

— Non, t'inquiète. Je te raconterai un de ces quatre...

Elle hausse les épaules, retourne dans sa cuisine et se contente de temps en temps de jeter un coup d'œil sur son mari qui décidément ne tient pas en place. Quand elle va se coucher, il ne la suit

pas comme chaque soir après avoir éteint la télé. Elle s'endort alors que son jules continue d'aller d'une pièce à l'autre en se bouffant les ongles.

Il aimerait bien aller dans son garage pour compter tout ce fric mais il se retient, avec peine. Dehors, la neige s'est arrêtée de tomber en milieu d'après-midi. Il a gelé par-dessus. Il pèle à en crever de froid. Il sort et reste un instant sur le pas de porte.

Il n'arrive pas à se maîtriser. En pensant à tout ce pognon, il a le tournis, la nausée, il rentre, il rallume la télé, zappe sur toutes les chaînes. Rien. C'est encore trop récent. Les flics ne doivent pas communiquer pour avoir les mains libres. Le Malin n'a pas compté le nombre de types au tapis. Une demi-douzaine ? Ça ne peut pas se cacher. Il croit avoir faim. Un quignon de pain, un bout de sauciflard et un verre de vin.

Il va tout rendre dans les chiottes. Nuit blanche.

Que vas-tu faire de tout ce fric ? se dit-il. Con ! tout ce que tu veux. Il se regarde dans une glace, rit nerveusement, se tape sur le bide.

Sa femme se lève pour partir au boulot. Elle le trouve hagard. Ne l'a jamais vu ainsi même lorsque les gendarmes sont venus le chercher et qu'ils l'ont embarqué menottes aux mains. Sans dire un mot, elle prépare le petit déjeuner. Il ne touche pas à son bol de café-chicorée. Elle papillonne autour de lui, déplace quelques objets, saisit son regard et sent qu'elle l'exaspère. Elle s'en va.

Du même auteur

Be-bop à Lola

Roman, Gallimard, Série Noire, 1989, réédition Folio Gallimard, 2003

L'homme au mégot

Roman, Gallimard, Série Noire, 1990, Prix des deux rives

Notes de sang

Roman, La table ronde, 1993, réédition Gallimard, 1997, Grand prix de la ville de Lyon, traduit en japonais chez Kadokawa Shoten, Tokyo

Chicagone

Roman, Éditions Baleine, Collection Le Poulpe, 1996

La calanque des ermites,

Roman, Éditions Syros, Collection Souris Noire. Gallimard, 1997, réédition, 2008

Le grand blanc

Roman, Éditions La Baleine, Collection Canaille-Revolver, 1997

Six nouvelles pour l'été 2001

Feuilleton, Le Progrès de Lyon, 2001

La rage

Gallimard, Série Noire, 2002

J'ai été un voleur de tableaux

Recueil de nouvelles, Éditions J.P. Huguët, 2003, avec un frontispice original du peintre Jacques Truphemus

Les fans sans balance

Roman, Éditions La Branche, Suite noire, 2006, adapté au théâtre sous le titre *Prenez soin de vous*

Morales ou immorales

Recueil de nouvelles, Utopia Lyon, 2007

Rédaction de 500 articles sur les musiciens et orchestres dans les programmes de *Jazz à Vienne*, 1998 à 2008

Direction d'ateliers d'écriture

École de la République à Vienne

Rédaction par des CM1 et CM2 et publication d'une histoire policière dans le milieu du cirque : *La ceinture*, 1995

Collège de La Voulte

Classe de 4^e, nouvelle policière historique : *Meurte à La Voulte*, 2000

Maison d'arrêt de Valence

Direction d'écriture d'un roman avec des détenus : *Le Poulpe en prison*, Éditions La Baleine, 2002



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

François Joly
Rouge Rhône

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne

nco-editions.fr